11e Club Lecteurs-Essais mars 2025

➔ Rencontre autour du thème « Les aventuriers de l'intelligence perdue »

Plus un jour ne passe sans que nous entendions parler d'intelligence, le plus souvent artificielle. Alors que la technologie, l'économie et la géopolitique s'emparent du concept d'intelligence, notre monde apparaît comme le monde d'après le « monde de demain » entrevu par Stefan Zweig. Pour autant, les écrits de celui qui prônait « le livre comme accès au monde » ainsi que ceux de ses contemporains ont beaucoup encore à nous apprendre. Ou à nous rappeler. Avec Von Neumann, que l'exceptionnelle intelligence d'un homme suffit à accélérer la production du savoir de l'humanité et la transformation irréversible du monde. Avec Musil, après Flaubert, que l'information n'est pas la connaissance, que le savoir n'est pas l'intelligence et que celle-ci a un ennemi : la bêtise. Avec Valéry, que l'intelligence ne se limite pas au calcul et à la puissance mais relève d'un art – celui de penser – véritable grâce.

Rencontre animée par Françoise de Meyer, Bertrand Millagou et Jean-Philippe Qadri, avec la participation de Marie -France Boireau.

Les livres présentés

- *John Von Neumann, l'homme qui venait du futur. L'histoire de l'un des plus grands génies du siècle*, Ananyo BHATTACHARYA, publié aux éditions Quanto (2023).
- *Bouvard et Pécuchet ; le sottisier ; l'album de la marquise ; dictionnaire des idées reçues ; catalogue des idées chic*, Gustave FLAUBERT, publié aux éditions Folio Classique (1999).
- *De la bêtise,* Robert MUSIL, publié aux éditions Allia (2000)
- *Variété III, IV et V,* Paul VALERY, publié aux éditions, Folio Essais (2002).
- *Propos sur l'intelligence,* Paul VALERY, publié aux éditions Manucius (2023)
- *Le monde de demain*, Stefan ZWEIG, publié aux éditions Les Belles Lettres, Domaine étranger (2023).

***Variété III, IV et V*, Paul Valéry, Editions Gallimard collection Folio Essais, 2010.**
Recueil de conférences publiés en 1936
Le Monde de demain, Editions les Belles Lettres, 2023.

1 – Pourquoi ces choix ?

Pour tout dire, au début j'avais retenu le livre « Qu'est-ce l'intelligence » ouvrage collectif coordonné sous la direction de Héloïse LHERETE. Ouvrage tout à fait instructif et complet, mais j'ai eu assez vite le sentiment de me retrouver, toute proportion gardée, dans la même situation que le médecin légiste chargé de réaliser l'autopsie d'Albert Einstein et qui en avait profité pour voler son cerveau. Il a ainsi réalisé différentes observations en découpant le cerveau en petites lamelles. Plus tard d'autres scientifiques vont prendre le relai et s'emparer chacun des bouts du cerveau du génie. Mais aucun d'entre eux ne parviendra jamais à élucider la question de savoir quelle était la spécificité de son intelligence. Enfin, jusqu'en 2013 ou soi-disant l'on aurait enfin percé le mystère. Je vous laisse le découvrir en pages 122-123 de l'ouvrage.
Mais personnellement quant à me faire une idée de ce qu'est l'intelligence humaine, j'ai trouvé des très bonnes descriptions techniques, très détaillées sur le fonctionnement du cerveau mais pas vraiment d'éléments de réponses.
Alors en poursuivant mes recherches, j'ai découvert les écrits de Paul Valéry**.** En parcourant les premières lignes du « *Bilan de l'intelligence* », outre le plaisir de la lecture retrouvé, beaucoup d'éléments entraient en résonnance avec un autre auteur découvert l'été dernier à savoir Stefan Zweig.
C'est pourquoi pour cette rencontre je vous propose une lecture comparée de ces deux auteurs dont vous verrez que les textes dialoguent parfois et se répondent souvent.
Pour commencer, comme d'habitude, une courte présentation des 2 auteurs.

2 – Petite présentation croisée des auteurs

Paul Valéry et Stefan Zweig ont tous les deux, vécu et traversé cette période si particulière de l'entre-deux guerres. Paul Valéry et Stefan Zweig sont nés à 10 ans d'écart. Le premier à Sète en octobre 1871, le second en novembre 1881 à Vienne.

2-1 Des origines différentes mais un « travail de l'esprit » démarré très jeune

Stefan Zweig est issu d'une famille juive d'origine de la Moravie, région aujourd'hui intégrée à la Tchéquie. Son père Moritz a fait fortune dans la fabrication de tissus, sa mère, Ida Brettauer, était issue d'une famille de banquiers.
Le jeune Stefan se consacre quant à lui à des études de philosophie et d'histoire de la littérature à l'université de Vienne. Il découvre très jeune, le mouvement avant-gardiste artistique et littéraire de la « *Jeune Vienne* ». Il publie son premier recueil de poèmes « *La corde d'argent* » en 1901 ainsi qu'une courte nouvelle « *Dans la neige* » dans le journal viennois « Die Welt ». Il a 20 ans.
Pendant cette période, il va continuer ses études tout en publiant et il commence aussi ses tous premiers voyages. Il effectuera ainsi un voyage à Berlin, où il découvre d'autres auteurs avant-gardistes (Dostoïevski, Munch, …) et surtout il va rencontrer des personnes dont certains resteront ces amis tels que Emile Verhraene.

Le père de Paul Valéry, Barthélémy Valéry était, lui d'origine corse, il exerçait la fonction de Principal des douanes. Sa mère Fanny Grassi, d'origine génoise, était la fille du consul d'Italie, Giulio Grassi.
Après des études secondaires au lycée de Montpellier, il s'inscrit à la faculté de droit. Lui aussi, il va publier très jeune de la poésie. Ses premiers vers paraissent en 1889 (il a 18 ans) dans la *Revue maritime de Marseille.* Et Lui aussi, il va rencontrer très vite des personnes qui vont l'influencer durablement tels que Pierre Louÿs et surtout André Gide et Stéphane Mallarmé.

Il obtient une licence de droit en 1894 et s'installe alors à Paris pour occuper un emploi rédacteur au ministère de la Guerre puis il enchaînera avec un poste de secrétaire particulier auprès du publiciste Edouard LEBEY, directeur de l'agence Havas.

2-2 Deux auteurs au statut d'intellectuel reconnu

En 1894, **Paul Valéry** va connaître une période de crise personnelle qui va se traduire entre autres, par une absence d'écriture pendant près de 20 ans. En fait, il arrête la poésie pour entreprendre l'écriture de cahiers dans lesquels il consigne l'évolution « *de sa conscience, de ses rapports au temps, au rêve et au langage* ». Il y en aura tout plus de 250 qui seront publiés après sa mort.
Il y analyse la formation de son « esprit », et ces réflexions serviront à nourrir toutes ses interventions. Il dira plus tard, que tout ce qu'il énonce est tiré de sa propre expérience.
Après la première guerre mondiale, il reprendra la poésie et sera considéré comme un « poète d'état ». Il multipliera les conférences, les voyages officiels et les communications de toutes sorte. Ce qui le conduira à être élu en novembre 1925 (il a 54 ans) à l'Académie Française pour succéder à Anatole France.

Stefan Zweig quant à lui est jugé inapte au front au moment de la première guerre mondiale et il est enrôlé dans les services des archives militaires.
En mars 1919, il revient en Autriche et s'installe à Salzbourg en compagnie de son épouse Friderike et de ses filles. Commence alors pour lui, une période de production importante, de succès mondiaux qui vont lui permettre de continuer à parcourir le monde.
Malheureusement, comme vous le savez, il devra de nouveau quitter l'Autriche en 1934. Il passera par Londres et New-York, puis s'installera au Brésil en 1940.

Tous les deux vont être profondément affectés par les événements tragiques de leur époque et vont tenter de comprendre leur époque. **Ce faisant, ils vont chacun dresser un « bilan de l'intelligence » pour reprendre l'expression de Paul Valéry.**
Et si les **constats, comme nous allons le voir, sont plutôt pessimistes, il existe néanmoins une voie, certes étroite, pour raviver « l'esprit ».**

3 – Le contexte des deux guerres mondiales : constat : la crise de l'esprit

En 1929, Stefan Zweig propose un texte qui aura pour titre en français « Uniformisation du monde ». Le titre en allemand est « Monotonisierung » - il s'agit d'une référence à la musique et au fait de tout ramener à un seul son. Comme le souligne le préfacier du Monde de Demain, Jacques Barsac, cette référence musicale est très importante pour le grand amateur qu'était Stefan Zweig, lui qui a côtoyé Brahms et surtout Mahler.
Observant son époque, et au fil de ses voyages, Stefan Zweig constate un événement qu'il qualifie de « *capital pour notre temps* ». Selon lui : *« les modes de vie deviennent de plus en plus uniformes, se nivellent pour se réduire à un schéma culturel unique ».*
« *Le parfum subtil propre à chaque culture se dissipe de plus en plus, les couleurs s'estompent toujours plus vite et sous la couche de vernis craquelé apparaît l'acier de l'activité mécanique, machine du monde moderne* »
Dans ce passage Il évoque brièvement, une analyse qui sera reprise plus largement dans d'autres textes où il considère que la multiplication des inventions technologiques développées depuis la fin du 19 siècle, ne constituent pas vraiment un progrès pour l'homme mais bien au contraire.
Pour illustrer son propos, il développe plusieurs exemples où les **«** *merveilles technologiques* **» conduisent en réalité à une uniformisation des pratiques à travers le monde.**
Ainsi, il dénonce avec une ironie drôle et amère, la dictature de la mode : « *New York dicte aux femmes la loi des cheveux courts : en un mois, ce sont cinquante ou cent millions de crinières féminines qui passent sous une même faux. Aucun empereur, aucun Khan dans l'histoire du monde n'avait connu une telle puissance* ».

Autre exemple au sujet de la radio : il écrit, « *C'est une ivresse, un stimulant pour les masses, mais toutes ces merveilles techniques induisent en même temps une énorme désillusion de l'âme et inclinent dangereusement l'individu à la passivité* ». Il poursuit encore : « *Ce dernier est assujetti au goût du troupeau ;* ***il ne choisit plus en fonction de la singularité de son être intime, mais il se conforme à l'opinion de tous*** ».
Dans ce contexte, sont valorisés les « succès éclairs », « *tout est pensé à court terme, à seule fin d'augmenter la consommation. « Ainsi la culture personnelle, fruit d'une patiente construction raisonnée tout au long de la vie, est devenue une qualité très rare à notre époque, comme tout ce qui s'acquiert au prix d'un effort* ».
Pour Stefan Zweig le grand responsable de cet état, c'est : L'Amérique. Il déplore que personne, à son époque ne s'en rende compte mais en réalité, dit-il *« nous devenons esclaves des modes de vie qui sont les siens [ceux de l'Amérique], assujettis à* ***un état d'esprit totalement étranger à nous autres européens : la mécanisation de l'existence*** *». « Au-delà de la dépendance économique et politique, le plus grand danger […]* ***est celui de l'ennui américain »*** *[…] instable, nerveux et agressif ; il vous accable d'une excitation fiévreuse et cherche à vous étourdir à travers la pratique sportive et les sensations fortes. Cet ennui n'a rien de ludique mais obéit à une obsession rageuse* et vous entraine *« dans une fuite perpétuelle devant le temps* ».

Face à cette situation que faire ? Comment résister ? Stefan Zweig ne croit plus que les choses peuvent changer sous l'influence des écrits des intellectuels**.** Paul Valéry s'exprimera lui aussi dans ce sens, en soulignant qu'il est difficile de toucher par ce biais ce qu'il nomme tous les deux : « les masses ».
Il ne s'agit pas non plus pour Stefan Zweig de se mettre dans une posture haute et présomptueuse en refusant à tous les plaisirs précédemment décrits.
Mais plutôt de souligner le rejet de l'effort intellectuel au profit de « cet ennui américain ».
Il revendique une liberté qui consiste à refuser de se laisser emporter sans réfléchir dans ce flot d'activités et de conserver un « *rythme de vie* » pour continuer à « *étendre et diversifier de plus en plus les nourritures de l'âme* ».
S'il refuse l'uniformité croissante, il reste convaincu qu'il existe un « *bien premier de l'humanité* » qu'il désigne comme étant *« notre nature spirituelle originelle […] qui est bien là dans les tréfonds de* ***l'esprit****, dans les galeries souterraines de notre* ***sensibilité […]****et* ***« au cœur de cet univers éternellement changeant toujours à réinventer, une infinie variété attend celui qui s'y aventure*** ».

Suivons cette invitation qui tombe on ne peut mieux et rejoignons à présent Paul Valéry.
Au départ, il partage le même constat que Stefan Zweig, face à la multiplication des inventions technologiques **mais il** va proposer une **analyse plus détaillée des conséquences qui en découlent** en donnant à voir l'émergence d'un monde qu'il qualifie déjà à l'époque de « complexe ».
La complexité se caractérisant par 3 dimensions :
Premièrement le **caractère inédit de la situation :** Pour Paul Valéry, *« il y a quelque trente ans, […] à part quelques nouveautés de l'ordre industriel, tout le reste des éléments de la civilisation se raccordait assez facilement au passé. Mais pendant les 30/40 ans que nous venons de vivre, trop de de nouveautés se sont introduites, dans tous les domaines. Trop de surprises, trop de créations, trop de destructions, trop de développements considérables et brusques sont venus interrompre assez brutalement cette tradition intellectuelle* ».
« *L'homme se trouve assailli par une quantité de questions auxquelles aucun homme, jusqu'ici n'avait songé* ». La difficulté étant que le caractère inédit concerne davantage le contenu des questions plus que les solutions elles-mêmes.

2- La seconde dimension, **c'est imprévisibilité qui en résulte** : les nombreuses inventions sont venues « *remettre en question toutes nos connaissances physiques, et jusqu'à nos habitudes de pensée* ». Elles créent « *une ère des faits nouveaux* », où il devient même impossible de prévoir les nouvelles. Vu leur nombre et leur vitesse de production, elles finissent par constituer un système de combinaisons tellement important que cela empêche tout exercice de prédiction du futur.

3 – La troisième dimension, c'est le constat d'une sur sollicitation des sens : « *tout doit être plus gros, plus grand, plus rapide, plus efficace ».* Ainsi il constate **« la sensibilité chez les modernes est** en voie d'affaiblissement. « *Il faut une excitation plus forte, une dépense plus grande d'énergie pour que nous sentions quelque chose, c'est donc que la délicatesse de nos sens, après une période d'affinement se fait moindre* ».
A ce niveau Paul Valéry, retrouve la pensée de Stefan Zweig qui regrette lui aussi le côté brutal et agressif de certaines technologies, et l'état de dépendance qui en résulte.
Mais au lieu de décrire un mouvement d'uniformisation, il va plutôt dresser un constat de crises et de désordre dans tous les domaines : économique, artistique, politique, moral et surtout pour ce qui nous concerne aujourd'hui dans le domaine intellectuel.

C'est que Paul Valéry ne désigne **pas comme responsable, « l'ennui américain », pour lui, la cause est bien plus complexe puisqu'elle réside dans ce qu'il nomme « l'esprit », et en particulier celui de l'homme moderne**.
Il constate que les **développements de la pensée ont conduit à une un plus grande spécialisation des disciplines scientifiques et intellectuelles.**
Ainsi, écrit-il « *Le citoyen, l'électeur, l'éligible, le contribuable, le justiciable n'est peut-être pas tout à fait le même homme que les idées actuelles en matière de biologie ou de psychologie, voire de psychiatrie, permettraient de définir* ».
Il met en avant que chaque discipline selon son angle d'analyse conduit à produire des perceptions différentes de l'homme qui peuvent devenir contradictoires entre elles.
« Ce sont là les signes certains d'une phase critique, c'est-à-dire d'une manière de désordre intime que définissent la coexistence de contradictions dans nos idées et les inconséquences de nos actes. ***Nos esprits sont donc pleins de tendances et de pensées qui s'ignorent entre elles* ».**
« *Un homme moderne, et c'est en quoi il est moderne, vit familièrement avec une quantité de contraires établis dans la pénombre de sa pensée et qui viennent tour à tour sur la scène* ».
Le **désordre intérieur se répercute sur l'ensemble de la société où l'on peut constater un état de crises partout** : « *Si l'on explore, même superficiellement, tous les domaines de l'activité, tous les ordres du pouvoir et du savoir humain, on observe dans chacun d'eux les caractères de l'esprit critique* ***: crise de l'économie, crise de la science, crise dans les lettres et dans les arts, crise de la liberté politique, crise dans les mœurs* ».**
A l'époque où Valéry rédige ce texte, la crise militaire (la première guerre mondiale) est finie la crise économique est là mais surtout « la crise intellectuelle »,

Ces multiples crises, provoquent l'incertitude et l'anxiété. La culture européenne serait devenue une sorte d'illusion perdue.
Mais plus encore, il reprend un constat qu'il avait déjà évoqué en 1895 : « *Nous autres, civilisations, nous savons que nous sommes mortelles, nous avions entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes …* »
Ces civilisations antiques « *paraissaient très lointaines* » voire presque « *imaginaires*.
Or, il constate avec beaucoup d'amertume que ce n'est en rien imaginaire et que la civilisation de son époque peut connaître le même sort ***parce que le véritable responsable de ce chaos, c'est l'esprit lui-même.***
Il définit l'esprit comme « *une puissance de transformation qui permet un gain de temps, une économie de nos forces propres, un accroissement de puissance, ou de précision, ou de liberté, ou de durée pour notre vie* ».
Cet esprit de transformation nous pousse à aller au-delà des besoins simples ou relevant « *de la vie animale* », pour créer sans cesse des besoins nouveaux et surtout « artificiels **».**
Il est quelque peu amusant de constater que de nos jours nous utilisons le terme d'intelligence artificielle pour l'opposer justement à la pensée humaine. **Or, pour Paul Valéry, c'est notre propre**

esprit humain qui crée des besoins artificiels dans la mesure où nous voulons **sans cesse « *du toujours plus dans la sphère de la technologie, du capitalisme, du registre de l'efficace et du pouvoir* ».**
Or, les machines ne font que nous « *dispenser du travail patient et difficile de l'esprit* » et il ajoute « *plus nous irons, plus les méthodes de symbolisation et de graphie rapides se multiplieront* » alors que déjà *« elles tendent à supprimer l'effort de raisonner* ». Et il ne peut que constater que **« *nous avons perdu le loisir de mûrir* ».**
Avec son sens de la formule, il conclut ***« Tout ce que nous savons, c'est-à-dire tout ce que nous pouvons a fini par s'opposer à ce que nous sommes* »**.

S'il partage avec Stefan Zweig le sentiment que le travail intellectuel est tout à fait impuissant pour changer le cours des choses. Tout comme lui, il tient à ne pas en rester sur des constats plutôt pessimistes et amers et à encourager **ces auditeurs à partir à l'aventure. Car l'esprit, et même celui de l'homme moderne, s'exerce aussi et en même temps dans des domaines « sensibles »** tels que « *la poésie, la musique, ou l'architecture* ».
« *Ill demeure sage […] de se tenir prêt à tout, ou à presque tout. Il faut conserver dans nos esprits et dans nos cœurs, la volonté de lucidité, la netteté de l'intellect, le sentiment de la grandeur et du risque, de* ***l'aventure extraordinaire dans laquelle le genre humain,*** *s'éloignant peut-être démesurément des conditions premières et naturelles de l'espèce, s'est engagé ».*

4 – L'aventure de l'esprit critique

Comment s'engager dans l'aventure de l'esprit ?
Deux voies sont, entre autres abordées par Paul Valéry et Stefan Zweig l'éducation et la lecture.

« *Tout l'avenir de l'intelligence dépend de l'éducation* », écrit Paul Valéry. Hélas, à peine a-t-il ouvert cette porte, qu'il repart très vite sur des considérations assez critiques concernant l'enseignement des langues antiques ou de la poésie et des affirmations qui peuvent parfois faire l'objet de débats (cf. son avis sur l'orthographe du français).
Pourtant malgré cette attitude critique, deux propositions particulières me semblent porteuses de perspectives.
La première concerne l'importance que nous accordons, selon l'auteur, aux diplômes dans notre mode d'éducation. A tel point que nous finissons par confondre le moyen avec la fin et que nous oublions que la finalité de l'enseignement c'est la formation de l'esprit et non pas l'obtention du titre. Il déplore, que dans ce contexte nous substituons *« à la lecture des auteurs, l'usage des résumés, des manuels, des comprimés de science extravagants, des recueils de questions et de réponses toutes faites, des extraits et autres abominations. Il en résulte que plus rien dans cette culture adultérée ne peut aider ni convenir à la vie d'un esprit qui se développe* ».

Le deuxième point est que l'enseignement ne se limite pas à la période de « l'école », mais « *à toute la vie* ». « *Notre milieu est notre éducateur* ». Malheureusement, nous ne nous en rendons plus compte. Les « *leçons de choses* » tirées de nos observations et de nos expériences de vie, lorsque notamment « *nous ne les comprenons pas et qu'elles aiguisent notre curiosité, sont des plus précieuses* ». « Mais elles ne suffisent pas, nous devons les rapprocher d'un second « *genre de leçon* » à savoir les connaissances qui nous sont apportées par nos lectures ou « *par la bouche d'autrui* ».
Et là, une fois encore, Paul Valéry ne peut s'empêcher de déplorer la « *débauche* » de publications et d'informations en tout genre qui déferlent sur nous chaque jour et qui finissent par avoir les mêmes effets que ceux décrit précédemment sur notre sensibilité. Mais cette fois cela se traduit au niveau du langage. Et notre langage finit par « *s'user en nous* ».

Stefan Zweig, regrette- également que trop souvent le livre soit devenu un « *objet de masse* ». Pourtant, il demeure aussi et avant tout un moyen de « *moments véritablement féconds, fruit d'une authentique réflexion* ».

Dans le texte intitulé **«** Le livre comme accès au monde **»**, il écrit : « *Grâce au livre, plus personne n'est emmuré seul avec lui-même, à l'intérieur de son propre champ de vision, nous pouvons tous partager les événements présents et passés, la vie intellectuelle et affective de toute l'humanité ; […]*
Il dit encore, le livre est un *« mode de vie qui transcende les intérêts matériels »* ; *« ce que nous appelons culture serait impensable sans lui* ».
Un livre est plus fort que tout autre objet technologique : « *aucune source électrique n'a encore produit une lumière telle qu'elle émane de maints petits volumes, aucun courant artificiel n'est comparable à celui qui traverse l'âme lorsqu'elle entre en contact avec les mots imprimés »*.

L'éducation et la lecture telles que les abordent Paul Valéry et Stefan Zweig **constituent le socle du travail personnel qu'il convient de retrouver. C'est là, un conseil important et précieux que ces deux auteurs ont** souhaité nous transmettre avant tout.
Ce qui compte, **c'est de « *rester libre* », de ne pas céder à « *l'ennui américain* » mais au contraire de cultiver « *le loisir de mûrir* ».**
Pour ce faire**,** Paul Valéry va faire une proposition un peu inattendue en reprenant l'image du sportif qu'il « *transporte volontiers dans le domaine de l'esprit ».* C'est le moyen selon lui, d'exercer sa « *volonté intérieure* ». Ainsi, *« Comme le virtuose du piano ou du violon qui arrive […] à acquérir une liberté d'ordre supérieur, ainsi faudrait-il, dans l'ordre de l'intellect, acquérir un art de penser, […]c'est la grâce que je vous souhaite* ».

Bouvard et Pécuchet, le sottisier ; l'album de la marquise ; dictionnaire des idées reçues ; catalogue des idées chic, Gustave FLAUBERT, éditions Folio Classique (1999).

Pour ce club essais, je ne devrais pas partir de BP car il s'agit d'un roman, roman inachevé, publié à titre posthume (1881) Cependant, il a sa place aujourd'hui dans la mesure où il s'agit d'un essai au sens de Montaigne, Flaubert y fait l'essai, l'expérience de sa propre pensée, ce que je m'emploierai à démontrer.

Pourquoi peut-on avancer cette idée ?

Parce que dans cette œuvre que le grand critique du début du XXè siècle, Albert Thibaudet, qualifie d'« épopée de la bêtise humaine », Flaubert lui-même, comme ses personnages, se transforme en copiste, ce qui fait qu'il est dans une situation particulière, tout à fait étonnante, tout en étant dans ses recherches dans une démarche d'encyclopédiste, en même temps, il dénonce la vanité (au sens étymologique), l'inanité des savoirs de son temps.

D'où la très grande ambiguïté de ce texte.

C'est un projet que Flaubert porte en lui depuis longtemps. Il en commence la rédaction en 1872, mais, alors qu'il est en train d'écrire Madame Bovary, qui sera publié en 1857, il écrit dans une lettre :

« *Je sens contre la bêtise de mon époque des flots de haine qui m'étouffent. J'en veux faire une pâte dont je barbouillerai le XIX è siècle, comme on dore de bouse de vache les pagodes indiennes, et qui sait ? Cela durera peut-être. Il ne faut qu'un rayon de soleil, l'inspiration d'un moment* ».

Et cela a duré…

Comment dénoncer la bêtise ?

Non pas en écrivant un pamphlet, ce serait trop simple, mais une œuvre impersonnelle, ou voulue telle, conforme à l'esthétique de Flaubert. Il ne s'agit pas de déclamer contre la bêtise mais d'en faire l'inventaire, le catalogue.

C'est alors qu'il invente ses deux personnages, B et P, ces deux cloportes », c'était le titre initial de l'œuvre. Mais pour faire ce catalogue, pour faire cet inventaire, il faut non seulement avoir la bêtise en horreur, mais aussi -et c'est là que nous abordons un territoire complexe – un certain goût pour la bêtise, en tirer une certaine jouissance même.

Ex , ce qu'il écrit à sa nièce, Caroline, à propos de l'horloger qui vient remonter les pendules, à Croisset :

« *Je m'aperçois que cet imbécile occupe une place dans mon existence ; car il est certain que je suis joyeux quand je l'aperçois. O puissance de la bêtise* ! ».

Donc P et P incarnent la bêtise, mais étant donné ce goût particulier de l'auteur pour ladite bêtise, étant donné, comme je l'ai déjà dit que lui-même, a dû se transformer en copiste, en entassant des notes, se crée une sorte fusion entre l'auteur et son sujet, comme si le roman proposait à Flaubert une sorte de miroir de lui-même.

Voici comment il évoque son activité de copiste :

« *Savez-vous à combien se montent les volumes qu'il m'a fallu absorber pour mes deux bonhommes ? A plus de 1500. Mon dossier de notes a huit pouces* »

(un pouce =2, 54 cm), ce qui donne environ 20,5 cm !

Alors pourquoi ce travail ? Parce que c'est un livre qui s'est imposé à lui et les propos de sa correspondance sont très clairs :

« *Je me demande souvent pour quoi passer tant d'années là-dessus, et si je n'aurais pas mieux fait d'écrire autre chose. Mais je me réponds que je n'étais pas libre de choisir, ce qui est vrai ».*

Entrons maintenant dans le vif du roman : c'est l'histoire de deux employés de bureau (deux commis, autre titre initial du roman) qui deviennent amis, se découvrent des centres d'intérêt communs. Et quand Bouvard reçoit un héritage inattendu, les deux amis s'installent à Chavignolles en Normandie, où ils achètent une propriété et se livrent à des investigations dans tous les domaines, l'agriculture, mais aussi la chimie, l'anatomie, la physiologie, la diététique. Ils se font praticiens et encourent les foudres du médecin local pour exercice illégal de la médecine. Maïs tout ce qu'ils ont trouvé présente des aspects contradictoires et le doute s'installe ; cela ne les empêche pas de poursuivre, se lançant dans l'astronomie, la minéralogie, la zoologie, sans oublier l'histoire pour laquelle ils concluent que « sans l'imagination, l'histoire est défectueuse ».

Est-ce à dire qu'ils incarnent la bêtise ?

En fait, le texte est beaucoup plus pervers (au sens étymologique, perverter , per versus tourner), renverser)Si nous prenons les expériences dans le domaine agricole, il est certain qu'il y a certaines formes de bêtise liées à l'ignorance et à l'entêtement à suivre les conseils mal digérés de traités savants ; qui plus est, la nature ne les a pas aidés,ils ont fait des semailles très dru, mais « des orages survinrent. Les épis versèrent ».Ils traitent eux-mêmes les animaux avec des purgations, des clys Mais ce n'est pas toujours le cas.Je voudrais m'arrêter sur le cas de la chimie pour laquelle Flaubert a dû faire des recherches.

Lecture du texte ch 3, p 762

Ce qui est écrit dans ce texte est-ce complètement délirant ? Eh bien non ! Mon attention a été attirée par le fait que les deux chimistes cités Regnault et Girardin ont vraiment existé et le cours de Regnault a longtemps été utilisé dans les établissements scolaires.

Première affirmation qui peut paraître contradictoire « les corps simples sont peut-être composés » : tout dépend de ce que l'on entend par corps simple : un corps simple est une substance chimique qui n'est composée que d'un type d'élément chimique ; c'est un corps pur ex l'oxygène est un corps pur simple ; mais l'eau est aussi un corps pur mais composé ; donc ce sont les corps purs qui peuvent être à la fois simples et composés(d'où le peut-être)

La distinction entre métalloïdes et métaux : un métalloïde est un élément chimique qui présente certaines propriétés métalliques et certaines propriétés non métalliques, donc des propriétés comme les métaux et des propriétés distinctes , donc il est exact de dire que la différence n'a rien d'absolu. Exemple de métalloïde : le bore, le silicium, l'arsenic, l'antimoine etc

Pour ce qui concerne les acides et les bases : comme exemple d'acide qui peut jouer le rôle de base, il y a tout simplement H20 : l'eau est un ampholyte elle se comporte à la fois comme une base et un acide ; l'eau peut réagir avec une base comme l'ion hypocrite présent dans l'eau de javel(ici en tant qu'acide) ou réagir avec l'acide acétique du vinaigre (ici en tant que base).
Pourquoi ces précisions : ce qui est dit est exact mais frappée de suspicion « la notation leur

parut baroque », et en fait ils n'y comprennent rien. Cela ne signifie pas qu'ils soient bêtes. Moi non plus, je ne comprenais rien concernant les acides et les bases, avant que l'on m'explique.

Idem pour ce qui concerne les explications tirées de l'ouvrage de Girardin : 10l d'air pèsent 128 g, il n'entre pas de plomb dans les crayons mais du carbone(plus exactement du graphite, de la plombagine qui est une forme cristalline naturelle de carbone,, idem le diamant n'est que du carbone.

Et nous pouvons penser que l'IA va nous transformer en B et P !

Tout cela prouve la perversité du texte de Flaubert : ces deux personnages ont des qualités, ils sont curieux, persévérants ne comprennent pas toujours ce qu'ils copient.

Et Flaubert, qui se fait copiste, est parfois dans la même situation !

On lit dans sa correspondance ce propos éclairant : « B et P m'emplissent à tel point que je suis devenu eux. Leur bêtise est mienne et j'en crève »

Fusion entre l'auteur et ses personnages, mais aussi, ce qui introduit une complexité supplémentaire, identification des personnages à leur auteur : ne sachant se fier à quelque vérité que ce soit, ils se mettent à douter :

« *Alors une faculté pitoyable se développa dans leur esprit, celle de voir la bêtise et de ne plus la tolérer. Des choses insignifiantes les attristaient ; les réclames des journaux, le profil d'un bourgeois, une sotte réflexion entendue par hasard*. ».

Il est des passages extrêmement troublants, par ex ce qui concerne la révolution de 1848 :

Dans le chapitre 6, consacré à la politique, les opinions qu'ils profèrent sont celles de Flaubert :

« Puisque les bourgeois sont féroces, dit Pécuchet, les ouvriers jaloux, les prêtres serviles, et que le peuple accepte tous les tyrans, pourvu qu'on lui laisse le museau dans sa gamelle, Napoléon a bien fait ! qu'il le bâillonne, le foule et l'extermine ! Ce ne sera jamais trop pour sa haine du droit, sa lâcheté, son ineptie et son aveuglement »

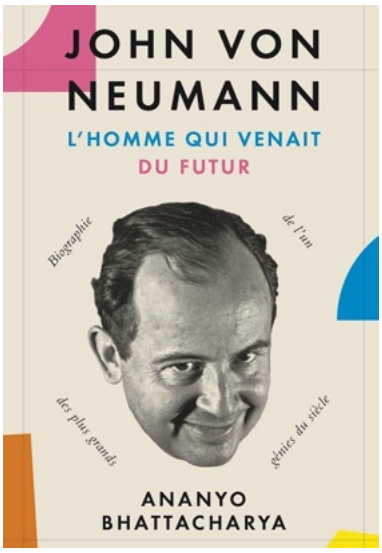
Le manuscrit est inachevé, comme je l'ai déjà dit, et la seconde partie de Bet P devait rendre compte du travail des deux personnages, revenus à leur situation première, et se contentant de copier. Cette seconde partie aurait inclus le *Dictionnaire des idées reçues*, qui renvoie à un très ancien projet de Flaubert dont rend compte une lettre à Louis Bouilhet de septembre 1850 : il prévoyait un ensemble d'aphorismes arrangé « de telle manière que le lecteur ne sache pas si on se fout de lui, oui ou non ».

En conclusion (provisoire) :

On peut dire que les deux personnages sont les repoussoirs de Flaubert et en même temps son porte-parole. Tout en incarnant une certaine forme de bêtise, s'encombrant l'esprit de savoirs inutiles, souvent mal digérés, s'épuisant à des activités vaines, ce qui les abrutit, ils en ont conscience, d'où le vertige qui peut parfois saisir le lecteur.

La question fondamentale, qui reste ouverte : quel est le sens général de l'œuvre ? Comme le dit Claudine Gothot-Mersch, « tout est organisé pour que le lecteur perde pied »

Club Lecteurs essais n°11 : « Les aventuriers de l'intelligence perdue»



John Von Neumann, l'homme qui venait du futur. L'histoire de l'un des plus grands génies du siècle,
Ananyo BHATTACHARYA,
Quanto, 2023
24,50 €.

§1 – Pourquoi la personne de John Von Neumann ?

J'ai choisi de présenter ce livre car il se présente comme la biographie d'un mathématicien qui fut l'un des hommes les plus intelligents que la Terre ait porté dans la première moitié du XX^{e} siècle.

Ce livre est écrit par un biophysicien anglais très informé des recherches dans les différents domaines des mathématiques appliquées, de la physique ou des sciences naturelles (il a été rédacteur en chef de la revue Nature, l'un des revues scientifiques les plus réputées).

Son objectif n'est pas de proposer une simple biographie. Rassurons tout de suite la majorité des lecteurs : il ne s'agit pas d'un ouvrage scientifique dédié aux spécialistes, on n'y trouvera aucune équation mathématique que seuls les initiés pourraient comprendre. Dès l'introduction, Ananyo Bhattacharya, qui publie son livre en anglais en 2021, révèle son ambition :

> Étrangement, les contributions de Von Neumann aux mathématiques faites au milieu du XXe siècle semblent à présent plus visionnaires d'année en année. Pour bien comprendre les courants intellectuels qui traversent notre siècle – qu'il s'agisse de politique, d'économie, de technologie ou de psychologie --, il est opportun de se pencher sur la vie et l'œuvre de Von Neumann au siècle précédent. (p. 18)

À cette compréhension de notre époque s'ajoute une troublante « concordance des temps », pour reprendre le titre de l'émission radiophonique de l'historien Jean-Noël Jeanneney. En effet, il y a deux jours à peine (Je 27 mars 2025), le célèbre journal britannique, *The Economist* (pour lequel Ananyo Bhattacharya a été correspondant scientifique), a publié en ligne un article consacré à l'exode annoncé des scientifiques américains vers l'Europe depuis la suppression de leurs subventions par le gouvernement Trump[1].

Or, le premier paragraphe renvoie à un autre exode de scientifiques et intellectuels, celui qui eut lieu pendant les années 1930 dans le sens inverse, depuis l'Europe vers les États-Unis. Voici le premier paragraphe :

> John von Neumann et Albert Einstein ont fait partie d'une vague de grands scientifiques qui ont fui l'Allemagne nazie, se sont rendus en Amérique et ont créé de nouveaux domaines de recherche. L'effet sur l'innovation des scientifiques américains a été considérable. Le dépôt de brevets dans le domaine de la chimie a augmenté de 71 %, […]. L'Amérique s'est ensuite

[1] « Trump is driving American scientists into Europe's arms » <https://www.economist.com/europe/2025/03/27/trump-is-driving-american-scientists-into-europes-arms>

> appuyée sur son énorme essor scientifique en temps de guerre pour remporter des courses technologiques contre ses nouveaux rivaux communistes.

On remarquera que dans cet article, seuls deux scientifiques sont mentionnés par l'article et que John Von Neumann est le premier des deux à l'être ! De fait, alors qu'il est quasiment inconnu en France, Jon Von Neumann a été aux États-Unis le scientifique le plus connu de son vivant après Einstein, et ce, avec juste raison puisque leurs recherches fondamentales et pratiques ont transformé à jamais notre monde et continue de le faire.

Un simple exemple justifier cette permanence des deux figures : tout le monde utilise quotidiennement la géolocalisation, ne serait-ce qu'en utilisant les applications Waze, ViaMichelin ou Googlemaps pour gérer le trafic routier en direct, préparer un itinéraire ou trouver son chemin en ville.

Or, rien de tout cela sans d'une part les satellites GPS (qui seraient inutilisables sans les corrections temporelles qui tiennent compte des théories de la relativité restreinte et de la relativité générale développées par Einstein) et d'autre part les ordinateurs programmables et les systèmes d'intelligence artificielle, outils que Von Neumann a contribué à réaliser (pour l'ordinateur) et à envisager (pour les systèmes informatiques auto-apprenants).

§2 – L'homme qui venait du futur

Il est impossible de rendre compte de tous les domaines des sciences qui ont bénéficié du génie de Von Neumann : la logique, les mathématiques fondamentales et appliquées, la mécanique quantique, la physique nucléaire, la thermodynamique statistique, la théorie des jeux, l'architecture des ordinateurs, l'algorithmique, la simulation numérique, la conception d'automates cellulaires, etc, etc.

Tout l'intérêt du livre de Battacharya est de présenter non pas une description chronologique de ces recherches mais de faire une présentation de quelques thématiques essentielles, en fournissant au lecteur le contexte socio-historique, les enjeux qui agitaient la communauté scientifique de l'époque et en détaillant les prolongements de ces recherches dans la communauté scientifique et la société jusqu'à nos jours.

Il est impossible, là encore, de lister les prolongements de ses recherches tant ils sont nombreux.

Contentons-nous de mentionner le domaine de la théorie des jeux qu'il développe en 1944 avec un autre mathématicien, Oskar Morgenstern dans un livre dont le tire *Théorie des jeux et comportements économiques* indique que les jeux dont il s'agit sont en réalité des plus sérieux. Il s'agit de formaliser, dans le langage des mathématiques, la résolution des conflits entre agents (ou « joueurs », qui peuvent aussi bien être des personnes, des sociétés, des villes ou des États). Morgenstern et Von Neumann visaient des applications dans le domaine de l'économie (et de fait, depuis ce livre fondateur, 11 économistes ont reçu le Prix Nobel pour avoir développé cette théorie dans le champ de l'économie) mais cela dépassa vite ce seul cadre, d'autres chercheurs l'appliquant en sciences politiques, en théorie des organisations, en biologie évolutive ou en géostratégie (dès les années 1950, la théorie des jeux est appliquées aux « agents » de la guerre froide et elle conduit à théoriser la dissuasion nucléaire).

Rappelons enfin qu'Annanyo Bhattacharya écrit en 2021, et s'il évoque l'intelligence artificielle à plusieurs reprises, il ne pouvait imaginer le déferlement dont nous sommes

témoins aujourd'hui des systèmes d'intelligences artificielles fondés sur les programmes informatiques que sont les Grands Modèles de Langages comme le célèbre ChatGPT, qui n'a été rendu public qu'en novembre 2022.

§3 – Les caractéristiques de l'intelligence de Von Neumann

- Certaines de ces caractéristiques sont spécifiques à la personne même de Von Neumann.
  - D'abord, la puissance même de cette intelligence, qui oblige à parler de génie plus que d'intelligence en ce qui concerne les capacités de calcul, d'abstraction, de mémoire, de concentration. Hans Bethe, qui a reçu le prix Nobel de Physique en 1967, a confié : « Je me suis parfois demandé si un cerveau comme celui de von Neumann n'indiquait pas une espèce supérieure à celle de l'homme » [*I have sometimes wondered whether a brain like von Neumann's does not indicate a species superior to that of man*]
  - Ensuite, Von Neuman avait un intelligence stimulée, orientée, obsédée par une volonté pratique, un souci d'efficacité.

Ce qui compte pour Von Neumann, ce n'est pas de connaître la nature du monde mais de le modifier, de le plier à sa volonté, non de contempler les idées mais de surmonter la fatalité des événements par la puissance du calcul et de la logique :

> Von Neumann était un mathématicien pur d'une extraordinaire habileté. Il a fondé, entre autres, une nouvelle branche des mathématiques qui porte aujourd'hui son nom […]. Mais […] les casses-têtes intellectuels ne lui suffisaient pas. Von Neumann n'a jamais cessé de chercher de nouveaux champs d'application pratique à son génie mathématique, choisissant apparemment chacun avec l'intuition infaillible qu'il transformerait les affaires humaines. « En passant des mathématiques pures à la physique, puis à l'économie et à l'ingénierie, il est devenu de moins en moins profond et de plus en plus important », remarque son ancien collègue, le physicien mathématicien Freeman Dyson. (p. 20)

- Mais au-delà du génie et de l'inclination, on peut considérer trois caractéristiques plus essentielles de l'intelligence, qui peuvent être notre partage, sont dévoilées par celle de Von Neumann.
  - Tout d'abord, la capacité de simplifier la complexité apparente d'un problème.

> Mais ce n'était pas un ingénieur – c'était un mathématicien, doté d'une faculté extraordinaire de dépouiller les problèmes de leur apparente complexité et les réduire à leur forme la plus élémentaire. (p. 159)

Cette simplicité, il la trouve dans les mathématiques elles-mêmes :

> « Si quelqu'un croit que les mathématiques sont difficiles, c'est simplement qu'il ne réalise pas comme la vie est complexe ! »

  - Ensuite, la capacité de synthèse des idées ou des actions à mettre en œuvre. Il s'agit de mettre de l'ordre dans le désordre et de réunir ce qui semble disparate. On procède alors à la mise en lumière de relations entre des domaines apparemment différents les uns des autres, entre des visions apparemment inconciliables.

C'est ce travail de synthèse qui a fait la gloire de Von Neumann dès ses jeunes années, quand il a par exemple posé les fondements mathématiques de la mécanique quantique en 1932 (il a alors 29 ans), réunissant au passage les deux vues qu'on croyait inconciliables dans le domaines, celle de la physique matricielle de Werner Heisenberg et celle de la physique ondulatoire de Erwin Schrödinger.

- Enfin, la capacité de conserver un regard neuf, qui consiste à faire un pas de côté pour voir le problème sous un jour nouveau et ainsi devenir apte à le résoudre.

§4 – La face sombre

La face sombre de Von Neumann, c'est que le mathématicien qu'il était, à partir des années 1940 a consacré sa vie à servir les intérêts de l'armée et du pouvoir politique américains. Non seulement pendant la Seconde Guerre mondiale, en participant à la conception de la bombe atomique (reposant sur le principe de la fission), mais après en travaillant à la conception de la bombe thermonucléaire (reposant sur le principe de la fusion et produisant bien plus d'énergie que la bombe à fission). Et ce, en apparence, sans aucun état d'âme à l'égard des 150 000 morts d'Hiroshima et de Nagazaki (villes qui avaient été sélectionnées à la tête d'une liste de cibles fixées par Von Neumann lui-même) comme des potentiels millions de morts d'une guerre thermonucléaire préventive à l'égard de la Russie que Von Neumann promouvait au début des années 1950 (tant que la Russie ne détenait pas elle-même l'arme absolue qu'est la bombe à fusion).

Au-delà du fait que l'intelligence de Von Neumann s'avère découplée de toute sagesse ou morale autre que celle de l'efficience, on peut trouver de multiples raisons à ce engagement de l'intelligence dans des activités mortifères.

Tout d'abord, Von Neumann est mu par la haine des totalitarismes européens (nazisme et communisme). Il a fui le nazisme en 1930, on l'a dit ; mais déjà en 1919, alors qu'il avait 15 ans, il a connu un premier traumatisme à cause de la révolution communiste qui eut lieu en Hongrie, et qui a poussé sa famille à se réfugier à Venise.

Mais il n'y a pas que cela. Il y a aussi la fascination pour la puissance, l'excès et le dépassement des limite : ce qui se traduit dans la vie quotidienne par l'abus régulier d'alcool, un amour immodéré pour la vitesse (voitures) et plus encore de l'argent (p. 376).

Il y aussi probablement un besoin de reconnaissance. Un témoin souligne le mépris qu'il subissait à l'Université de Priceton : il était en effet rejeté par une grand partie des mathématiciens et des physiciens pour fonder celui de l'informatique et accueillir dans l'université ces techniciens logiciens d'un nouveau genre, les « programmeurs ». Or, les différentes branches de l'armée des États-Unis n'ont jamais cessé de solliciter ses compétences et ses recherches. Ainsi, dans la dernière année de sa vie, alors qu'il est hospitalisé pour le cancer des os qui va l'emporter, il est décoré Eisenhower pour les services rendus dans le domaine de la « sécurité » du pays. À cette occasion, l'ancien commandant en chef lors du Débarquement et désormais Président lui confie : « Nous avons besoin de vous » ; cet encouragement prodigué à un homme malade n'a rien d'une simple flatterie puisque, dans les mois qui suivent, c'est tout l'état-major américain qui défile à son chevet pour extraire de son cerveau les deniers conseils : secrétaire à la Défense, secrétaire adjoint

à la Défense, secrétaires de l'Armée de l'Air, de Terre et de la Navy et le chef d'état-major lui-même (p. 374).

§5 – L'ambivalence de la lucidité

Von Neumann était conscient de la contradiction au cœur de ses recherches. En 1955, il publie un article qui mêle logique, lucidité et prémonition. Son titre (« Peut-on survivre à la technologie ? ») provoque une nouvelle « concordance des temps » entre l'inquiétude de Von Neumann et celle qui anime la conscience collective actuelle.

Reste à l'humanité, nous dit-il (non sans ambiguïté), de conserver ce qui fait le meilleur de l'humain jusqu'à ce jour :

> La prévention des catastrophes exigera l'intervention de « nouvelles formes et procédures politiques » […] Mais ce qui nous est impossible, dit-il, c'est d'arrêter la marche des idées. « Ces techniques qui provoquent du danger et de l'instabilité sont aussi intrinsèquement utiles, ou s'en approchent grandement », explique-t-il. Sous un titre menaçant, « La survie – une possibilité », il poursuit : « Il n'existe pas de remède au progrès. La frustration menace toute velléité de trouver des moyens sûrs pour canaliser la diversité explosive du progrès actuel. La seule sécurité possible est relative, et elle réside dans l'exercice quotidien et intelligent de notre discernement. »
>
> Il n'y a pas de « recette prête à l'emploi », pas de panacée nous assurant d'éviter l'extinction des mains de la technologie. « Nous ne pouvons que déterminer quelles qualités humaines nous seront nécessaires : la patience, la flexibilité, l'intelligence. » (p. 383)

§6 – Pour explorer le sujet différemment et aller plus loin

Deux autres conseils de lecture :

- **Benjamin Labatut,** ***Maniac*****,** Paris, Grasset, 2024 : roman très informé, quasi-documentaire, sur l'irrationalité au cœur de la rationalité des sciences et techniques du XXe siècle. Ses trois parties couvrent le siècle et mettent en avant trois représentants éminents de l'intelligence humaine. La partie centrale, la plus importante, est dédiée à John Von Neumann. « Des rêves du XXe siècle aux cauchemars du XXIe, MANIAC nous entraîne dans les labyrinthes de la science et nous laisse entrevoir l'obscurité qui la nourrit. Un projet littéraire vertigineux. » (4e de couverture)
- **Jean Lassègue & Giuseppe Longo,** ***L'empire numérique. De l'alphabet à l'IA***, Paris, PUF, 2025 : les auteurs, philosophe et épistémologue pour le premier, mathématicien et épistémologue pour le second, sont des spécialistes des travaux d'Alan Turing, l'un des deux pères fondateurs de l'ordinateur tel que nous l'entendons avec John Von Neumann. Ce livre propose une « critique de la raison numérique » (p. 359) : l'avènement de l'informatique au XXe s., suivi de l'essor de l'empire numérique au XXIe s., s'accompagne d'un « grand retour », celui du pythagorisme, le tout « numérique » produisant l'« encodage généralisé de toute réalité au moyen des nombres entiers » (p. 21) – mais aussi bien sa mutation, puisque « le pythagorisme contemporain pense pouvoir modéliser le monde par des machines à états discrets » (p. 25) et va jusqu'à affirmer que « le monde est structuré comme un calcul » (p. 26).